

# De l'inhibition intellectuelle de l'explosion de douleur et de colère

## I.

L'explosion libératrice de sentiments forts, tels que la douleur ou la colère, n'est possible que si l'objet de la passion est concrètement présent, voire tangible. L'objet de la colère se manifeste par un obstacle présent ; celui de la douleur se manifeste par son absence ressentie. Pour s'emporter et être sur le point de frapper, le sujet doit d'abord s'approcher de ce qu'il désire et être activement engagé dans cette approche, et il doit croire que l'obstacle qu'il rencontre est la cause réelle de sa frustration. Pour crier de douleur de la perte, il faut qu'il y ait eu attachement à un objet et croire que sa perte est la cause réelle du désarroi.

*Cet essai fut publié dans le premier numéro de Complex (Printemps 1950). La présente version révisée est parue dans Utopian Essays and Practical Proposals (1962) et rééditée dans Nature Heals.*

Ce genre de croyance s'observe aisément chez les enfants, qui crient souvent et éclatent en pleurs. Lorsqu'ils sont confrontés à un retard ou une absence même temporaire, ils se mettent à trépigner et à brailler, mais aussitôt que la situation change et qu'ils voient leur attente gratifiée, les voilà incroyablement radieux, comblés par ce qu'on leur apporte, ou rassurés par le retour de leur mère. On dit que les enfants ne savent pas attendre mais c'est tout le contraire : ce sont les enfants qui *savent* attendre en faisant ces scènes dramatiques (de la même façon que les gens religieux traversent les heures d'angoisse en chantant des hymnes). L'enfant possède un mécanisme spontané, qui lui permet d'amortir des perturbations même mineures. En fait ce sont les adultes qui ont inhibé leur expression spontanée et ne savent pas attendre ; ils avalent leurs déceptions et gardent toujours le goût de ce qu'ils ont avalé. Car lorsqu'une émotion violente se présente, qu'il y a frustration et souffrance réelles, la colère ou la douleur ne peuvent être libérées, alors c'est la faculté émotionnelle elle-même qui se corrompt, si bien que le bonheur qui succède n'est jamais sans nuage.

*Traduit de l'américain  
par Christine Mulot*

Cela est particulièrement vrai chez le sujet intellectuel sensible qui abuse inévitablement de son intelligence et de sa compréhension ; abus qui lui interdit de croire que sa colère ou sa souffrance a un objet réel, et donc de purger ses émotions. Ses connaissances philosophiques ou scientifiques l'inclinent à penser que les obstacles concrets qu'il rencontre ne sont pas «réels», que les causes «réelles» sont ailleurs : lointaines, générales, intangibles - qu'elles soient sociales, technologiques, voire cosmiques. Derrière la frustration, ou la perte immédiate, réside une cause compréhensible, mais une perspective aussi générale et distante n'offre guère d'exutoire aux émotions du sujet physique. Il ne fait aucun doute que cette fuite dans l'abstrait - et à vrai dire dans la pensée en général - est un procédé névrotique visant à éviter les émotions violentes, et à substituer "la connaissance" objective à la conscience de soi. Il me semble pourtant qu'un tel usage de l'intelligence est inévitable, car la connaissance qu'elle apporte est juste, le conflit vient de ce que le désir vise une modification tangible à l'intérieur et à l'extérieur de soi, mais lorsque le désir se voit frustré ou l'amour vain, les sentiments passionnels et l'excitation physique qu'il provoquent ne trouvent aucun exutoire concret.

La solution classique à ce dilemme tente de rétablir l'équilibre en dirigeant le désir vers l'objet théorique ou l'idéal de "l'amour intellectuel". Il y a plusieurs variantes importantes à ce procédé, l'une consiste à atteindre le détachement stoïque et la dissociation de l'émotion, une autre à réaliser la compassion bouddhiste - la réponse la plus sûre à la souffrance inévitable - (en psychanalyse, cette structure mentale importante et constructive est une formation réactionnelle). Ni le détachement ni la compassion n'ont de relation avec le bonheur animal, il n'en sera donc pas question ici. Cependant l'amour intellectuel peut être adopté avec tous ses risques, y compris celui de l'engagement somatique, qui ne tarde pas à apparaître. Emergent alors plusieurs possibilités intéressantes. Imaginons que l'amour intellectuel soit contrarié - par exemple par le problème du mal ou de l'infini - le sujet est alors saisi d'un sentiment d'angoisse et de terreur qui marque précisément le «retour» du monde tangible aliéné, retour qui peut être chargé de menaces. Les manifestations du monde ne sont pas dès lors considérées comme indifférentes à l'intellect mais comme des symboles. Une éventualité plus réjouissante serait que l'amour intellectuel se trouve gratifié et confirmé par des signes de la grâce et du cosmos. Une extase sereine s'exprime alors, par laquelle le monde tangible est recréé dans l'amour. Le saint revient parmi nous et accomplit des miracles, le savant parachève, au comble de la jouissance, sa théorie, et ainsi de suite.

Mais qu'advient-il du sujet intellectuel et sensible qui ne renonce pas aux objets concrets de désir pour se consacrer à des objets idéaux ? A première vue, il a un avantage en ce qu'il connaît, ou du moins essaye de connaître, la satisfaction animale, il évite cependant les trop grandes douleurs de la frustration ou de l'échec. C'est seulement lorsque les choses tournent vraiment mal et qu'il rencontre trop d'opposition, qu'il lui devient impossible de prendre l'obstacle au sérieux. Pourtant, comme nul intellectuel ne l'ignore, ce pari sans risque est un mal désespéré et il donnerait tout - soit-disant - pour connaître une franche colère ou une vraie souffrance.

Nous ne parlerons pas ici de ceux qui répriment leur douleur ou leur rage, tels ces enfants dont l'éducation réprouve la colère et bannit des larmes et qui deviennent des adultes souriants et insensibles. Dans ce cas, le désir lui-même est inhibé et relève de l'analyse de caractère. Cet essai concerne un groupe bien défini : les personnes qui ont des appétits, qui montrent de l'initiative dans l'approche et la conquête de leur objets, qui sont donc exposées à la frustration et à la perte, mais qui sont toutefois incapables de les exprimer parce qu'elles «sont trop intelligentes». La névrose de caractère qui réprime désirs et émotions semble avoir pour antécédent l'intimidation d'éducateurs sévères, par exemple. Alors que l'intellectuel sensible redoute les conséquences d'une passion aveugle : lorsque les choses tournent mal, le moi est menacé par la confusion; aussi l'intensité du désir, de la colère ou de la douleur est-elle contrôlée et graduellement évacuée, en partie grâce au raisonnement. Ce mécanisme de détournement évoque l'inhibition de dernière minute de l'abandon orgasmique et de l'éjaculation, où il y a retrait du contact au tout dernier moment. Par rapport à un enfant moins doué forcé à la répression, l'enfant sait qu'il peut éviter de souffrir tant qu'il se préserve et apprend à rester dans sa zone de sécurité. Il y est seul, mais il y est préservé contre de terribles déceptions ou punitions. Il y a aussi le sentiment que s'il s'aventure hors de cette zone, sa colère pourrait perdre tout contrôle et il risquerait de tuer quelqu'un. Il ne réprime pas mais il apprend la prudence.

Cet essai ne cherche pas à interpréter les infortunes passées, mais tente de voir comment gérer au présent un système de défense aussi éprouvé.

## II. La douleur et les pleurs

Le sujet intellectuel ressent sa frustration mais ne pleure pas, parce que, dit-il : «mes sentiments ne sont pas blessés, *je* ne suis pas blessé». Dans la mesure où il perçoit que les causes de sa perte sont objectives et générales, il sait qu'elle ne le vise pas spécialement, qu'il n'est pas insulté. (S'il se sentait insulté, cela provoquerait une colère auto-protectrice et entraînerait la souffrance). Bien au contraire, par la compréhension intellectuelle des causes, il peut s'identifier au pouvoir qui le dépossède, il s'en trouve même en quelque sorte grandi.

Supposons qu'il soit amoureux. Tant que le plaisir est présent, il s'ouvre prudemment mais progressivement à celui-ci et profite de l'être aimé, mais aussitôt qu'il risque de le perdre, il s'élève au dessus de la situation. Il comprend immédiatement que la perte est inévitable : elle est inévitable en raison du caractère de l'aimé et de son caractère propre, et l'on ne peut rien y changer. Il se peut également qu'il comprenne que l'accroissement même de leur plaisir est la cause de leur anxiété, car ils sont alors menacés par la confusion, aussi ils se retirent. Tout cela trouve son origine dans un événement ancien, c'est dans la nature de notre éducation, c'est objectif, lui-même faisant partie des causes objectives. Cela ne le touche pas au présent, il ne se sent pas lui-même, subjectivement, perdu ; c'est pourquoi il n'est pas ému jusqu'aux larmes.

Il n'en est pas moins frustré et il souffre. En butte à cette souffrance, il recule de façon caractéristique devant le sentiment de perte qu'il justifie, et détourne ainsi la douleur. Il est comme ennobli par cette compréhension, il se sent plus sage, l'expérience en valait la peine. Mais il ne s'est pas purgé de ses émotions, il est en conséquence moins ouvert à l'amour. Il n'a pas suffisamment fait le deuil pour être à nouveau capable de le vivre.

On pourrait dire que ce qui il lui manque, c'est l'effet de *surprise*. S'il était surpris, il n'aurait pas la possibilité de s'élever au-dessus de la situation, de la dominer, et de laisser ses sentiments se dissiper. Mais il est intelligent et prévoyant, il n'est pas facile de le surprendre. Il capte rapidement les mauvais présages, si bien qu'il est toujours prêt. (Lorsque ce genre de personnage devient plus cynique et plus dur, il répète même d'avance le dénouement, moyen le plus efficace d'empêcher toute anxiété -ou nouveauté - de survenir).

Bien sûr, il a parfaitement raison, l'amour qu'il a perdu n'est pas

l'objet réel de sa peine, car s'étant toujours protégé, il ne s'y est jamais spontanément impliqué, mais seulement de manière délibérée et prudente. C'est certainement son propre caractère qui est le véritable objet, de sa colère du moins, car c'est lui l'obstacle et la cause de sa frustration. S'il pouvait sentir cela, il éprouverait une grande tristesse pour lui-même, ainsi étouffé par son propre caractère. Mais s'il est un caractère que l'on ne ressent pas, c'est bien le sien. C'est dans le caractère de l'intellectuel sensible de se comprendre en théorie, mais aussi de ne pas se sentir engagé dans la lutte qui l'oppose au bonheur, au risque de s'effondrer. En tant que sujet d'observation, le caractère d'un homme est sans surprise pour lui, il y est depuis longtemps accoutumé. Se pose-t-il jamais la question de savoir s'il a été heureux, durant ces 30 ou 40 dernières années.

Malgré tout, il est faux de penser qu'un sujet intellectuel et sensible qui ne peut pleurer sa douleur est incapable de pleurer. On constate, curieusement, qu'il pleure dans deux circonstances intéressantes, qui nous donnent par ailleurs des clés sur la façon de l'aider.

Il pleure tout d'abord quand il assiste à quelque chose d'une beauté pure et simple qui le surprend soudain, cela peut être une phrase musicale ou littéraire, une fleur, un comportement noble ou un geste gracieux. De telles choses, lorsqu'elles se produisent de manière inattendue, lui font venir les larmes aux yeux, il se peut même qu'il pleure doucement. La séquence se déroule ainsi : parce que l'objet est beau, promesse et source de plaisir, il lui permet de s'approcher, puis, lorsque soudain la situation se réduit à sa plus simple expression, il n'a pas eu le temps, ni l'envie, de se protéger contre elle. Il est surpris et ému. L'émotion surgit et cette émotion s'exprime - contre toute attente - par des larmes. Pourquoi en est-il ainsi ?

Une si grande beauté est le signe du paradis, et la connaître est une expérience paradisiaque. Hélas, le paradis est perdu, aussi ces larmes ne sont-elles pas, après tout, des larmes de joie mais de perte. C'est sa propre blessure qu'il pleure, car à cet instant, dans ces circonstances particulières, *sa souffrance persistante se trouve confrontée à une perte réelle à laquelle il croit*. A la réflexion, on peut parfaitement comprendre pourquoi c'est précisément la beauté qui peut franchir - ou s'insinuer sous - les défenses habituelles de l'intellect. L'expérience de la beauté est pré-conceptuelle, elle évolue entre la présence sensorielle et un sens en formation mais non encore figé. L'expérience de la beauté pré-

cède la séparation que le sujet effectue entre son plaisir actuel -qui est sans signification puisqu'il ne s'y investit pas réellement- et le concept général de ce qui le satisferait «réellement», auquel il ne croit pas, puisque ce n'est qu'une abstraction. Mais l'objet présent tient partiellement lieu d'objet concret perdu, et c'est pourquoi il pleure. Mais ce n'est qu'un bel objet dont il appréhende et interprète à nouveau le sens, et ses douces larmes sèchent avant qu'elles ne se transforment en violents sanglots.

Ce n'est pas par hasard que l'intellectuel sensible devient souvent un artiste, afin de créer la seule expérience qui ait de la signification pour lui.

La situation sociale qui amène le sujet intellectuel à pleurer est encore plus curieuse. Il s'agit du répit et du relâchement que trouve un tourment inutile. Notons qu'encore une fois, c'est précisément non pas une privation, mais une sorte de don qui est le prélude aux larmes. Ainsi supposons qu'un juge se prenne de sympathie pour l'homme qu'il a condamné, il lui exprime ses regrets et lui tend alors une main compatissante, en remarquant peut-être que la justice est imparfaite. Cette nouvelle mansuétude vise à sauvegarder les sentiments du condamné, et non pas bien sûr à suspendre la sentence, et ainsi parce que ses sentiments sont préservés, le condamné saisit cette main rampante, en ravalant ses sanglots. Auparavant ses défenses intellectuelles étaient fortement mobilisées contre l'opresseur, mais maintenant la tension est relâchée. Une fois encore c'est sur soi que l'on pleure : non parce que le Soi a été sauvé, mais parce que, dans la mesure où il a été sauvé, il peut ressentir ce qu'il a perdu. La mansuétude est le signe que l'oppression, à laquelle le sujet s'identifie partiellement par le simple fait de comparaître devant son juge, n'était après tout pas inévitable, il *aurait pu être* heureux, mais c'est perdu. Cette nouvelle clémence permet au sujet d'accéder à son malheur présent ; bien sûr, il ne l'exprime pas bruyamment, mais ravale sa douleur et sèche ses larmes.

Les poètes tragiques relâchent la tension et gagnent les larmes du public au plus mauvais moment, comme, par exemple, dans *Ghosts*, lorsque Mme Alving comprend soudain que son mari a souffert lui aussi, et qu'il se trouve en quelque sorte justifié. Dans les tragédies, nous sympathisons avec le héros qui va à la rencontre de son destin, nous avons peur pour lui et pour nous-mêmes, au moment où le destin s'accomplit, mais c'est sur nous que nous pleurons, lorsqu'après le dénouement, la sentence est atténuée, lorsque le poète sympathise. Citons *Les Pompes Funè-*

bres de Genet : «*T'as été malheureux, hein ? T'as été malheureux, hein ?\**»

\* En Français dans le  
texte

S'étant identifié à l'instrument de la frustration et de la condamnation, qui désormais se laisse fléchir, notre homme s'apitoie sur lui-même. C'est déjà un grand pas, en particulier pour un intellectuel sensible qui tend à être dur, inflexible et d'une extrême exigence envers lui-même. Du fait de sa compréhension, il est souvent gentil envers les autres, et n'exige rien d'eux ; il sait être bon et compatissant envers eux, mais il ne les aime pas. C'est lui qu'il aime, mais il n'est pas gentil avec lui. Il en sait suffisamment pour considérer son moi blessé comme un objet insignifiant. Il a grandi au-delà de l'identification à lui-même, il comprend les causes. Mais lorsque se manifeste une soudaine mansuétude, il peut prendre son petit moi en pitié.

Quoiqu'il en soit, le petit moi n'est pas le moi dans sa totalité. Celui sur lequel il s'apitoie n'est pas lui-même en train de souffrir une perte actuelle.

Ainsi nous voyons que notre homme pleure, et nous fournit ainsi des clefs, devant la beauté et la réminiscence de la sécurité du moi, qui sont toutes deux des cadeaux du présent ravivant la mémoire de pertes anciennes. Mais seule une perte actuelle peut véritablement s'exprimer.

### III. Solution

L'intellectuel sensible ne perd rien sur le moment, puisqu'il ne se met pas lui-même en jeu. Les clés qu'il nous donne montrent que deux conditions sont nécessaires pour exprimer une vraie douleur. Tout d'abord, plutôt que de rechercher des réminiscences du paradis, qui ne procurent que de douces larmes, le sujet doit s'engager *dans l'espoir et la recherche du paradis*. Une telle poursuite ne permet pas l'identification passive aux causes existantes, puisque le paradis n'existe pas. Aussi, et c'est la deuxième condition, il doit s'identifier au paradis activement, en créant les causes de sa réalité. Si bien qu'au lieu de s'apitoyer sur lui-même, ce qui ne mène qu'à ravalier ses larmes, il s'expose à une perte concrète dans le présent - car dans la poursuite et la création du paradis, nous nous heurtons à des obstacles et à la perte présente, nous sommes furieux et nous l'exprimons.

Habituellement, l'individu évite le risque en ne s'engageant que dans ce qu'il maîtrise le mieux. Pour le sujet intelligent, cela peut représenter un vaste domaine, dans lequel il peut exister pendant un temps respectable. Mais s'il accepte de se laisser surprendre, il lui suffit d'augmenter les enjeux, de franchir les limites de sécurité et de viser ce qu'il risque éventuellement de ne pas maîtriser. C'est précisément parce que l'on maîtrise le connu, que l'on doit aussi aspirer au paradis. Il n'appartient pas au psychologue d'évaluer un tel objectif, puisqu'il se trouve dans la même situation que son patient et n'en sait pas plus que lui à ce sujet. Nous pouvons toutefois définir le paradis par rapport au travail d'une intelligence qui fonctionne dans le connu. Le paradis serait l'activité pratique dans le domaine de l'improbable, il serait «nos espoirs les plus fous». Alors engagé dans une lutte vitale - car cette activité n'est pas sûre - le sujet aurait maintes occasions d'éprouver des émotions violentes.

Arrêtons-nous un moment et considérons les conditions habituelles d'existence du sujet intellectuel sensible. Il est sans doute fatigué, et il est trop raisonnable pour les espoirs et les tentatives absurdes. Supposons qu'il a su ajuster sa vie personnelle et sociale, et rendre supportables les sensations pénibles, bref, qu'il s'est doté d'une personnalité solide. C'est vraisemblable, s'il s'agit d'un être intelligent et sensible, car il aura appris à anticiper la confusion et à dissiper à temps les émotions fortes. (Une nature insensible court davantage le risque de la dépression). Pour revenir à l'intellectuel sensible, celui-ci perçoit que la vie en pratique n'a rien de paradisiaque. Il éprouve le regret tenace du paradis perdu, mais il ne l'assume pas en tant que perte actuelle, puisqu'il n'est pas activement engagé dans sa poursuite. Là où il s'implique effectivement, il ne connaît pas l'échec ; peut-être même s'en tire-t-il plus qu'honorablement. Il gère peut-être haut la main les problèmes qui se présentent, et comprendre les problèmes du monde et les siens lui assure un confort stable. Comme le disait une publicité récente du *New-York Times* : «Vous aurez la satisfaction de savoir chaque matin ce qui se passe dans le monde». A quoi bon discuter ? N'a-t-on pas suffisamment râlé quand on était petit ? Chacun emploie son intelligence à se protéger de la souffrance, et c'est bien ainsi. Il l'emploie également à calculer ce qu'il peut faire, ce qui est possible et ce qui est perdu. Car l'intelligence a ces deux fonctions : aider à conclure les situations inachevées en résolvant les problèmes qu'elle pose et en y apportant des solutions pratiques ; ou, lorsque ces problèmes sont insolubles, en canalisant et en évacuant l'énergie dans le fantasme et l'abstraction



Pourquoi un tel personnage voudrait-il se laisser surprendre par la douleur ? Il est fatigué, malheureux - mais pas fâché de l'être - et goûte les joies ordinaires. Pourquoi encouragerait-il volontairement une aspiration qui engendrera de nouveau la douleur, alors qu'il l'a «dépensée» et que ça va plutôt bien ? Autrement dit, quel est son problème ?

Il est inemployé et il s'ennuie. Etant à la fois intelligent et sensible, il s'est considérablement développé et, à son insu, il continue de croître, or son schéma d'activité «adéquate» ne réalise pas son potentiel et il voit dans ce frein la source de son ennui.

Il convient de distinguer l'ennui aigu de l'ennui chronique. L'ennui consiste en général à fixer son attention présente sur quelque chose d'inintéressant, puisque l'Eros est attaché à un objet qui se trouve en-dehors de l'attention. Dans l'ennui aigu, l'attraction inconsciente est massive et réclame l'attention ; elle doit donc être activement réprimée. C'est, par exemple, se trouver quelque part et désirer être ailleurs. Mais dans l'ennui chronique, on s'ennuie globalement de son propre modèle d'activité et de soi-même. L'ennui naît d'être capable là où l'on est plus que capable; de ne pas exercer notre pouvoir, parce qu'il nous paraît dangereux ou destructeur; de ne pas poursuivre l'impossible par crainte d'être déçu; de ne pas approfondir la douleur jusqu'à être submergé par elle.

On n'existe pas impunément dans l'impunité.

L'ennui contraint l'attention à se diriger vers un objet qui ne peut pas vraiment l'intéresser. Dans l'ennui intense, il peut s'agir d'une obligation présente dont on pourrait s'affranchir si l'on avait plus de courage. C'est souvent l'image contraire qui intervient en réaction à une attraction coupable activement réprimée. La situation est donc celle de la douleur vive, cependant l'ennui chronique est inerte, il impose une contrainte particulièrement implacable et anonyme, à laquelle il n'y a rien à opposer, elle est omniprésente.

C'est le self qui doit fléchir, le self, la théorie et l'image qu'il a de lui, ainsi que sa nature raisonnable, car elles représentent ses contraintes majeures. Comme on dit, «pour s'ennuyer, il faut être deux» et on est toujours l'un des deux. Parmi les exigences habituelles du self inflexible, nous trouvons le besoin d'être toujours «comme il faut», «cohérent», de «ne pas se ridiculiser», de «se contenter du statu quo, tant qu'il est acceptable». Le problème

est que ces normes sont irréfutables, la voix de la raison a toujours raison.

Tant que l'on considère le paradis comme «perdu» ou encore «hors d'atteinte», nous sommes incapables de pleurer, car notre perte n'est ni actuelle ni tangible. Dans le présent, il n'est pas possible de connaître les lois du paradis, seulement de les créer.

#### IV - Colère

*Traitons hommes et femmes correctement,  
traitons-les comme s'ils étaient réels - ils le sont peut-être.*  
Emerson

Nous pouvons exposer plus brièvement les difficultés de l'intellectuel sensible qui ne peut libérer sa colère et frapper ; son cas est plus familier.

L'indulgence vis-à-vis de soi et l'utopie sont des attitudes peu prisées. Les écrivains et les poètes, par exemple, encourent de très sévères critiques. Or c'est précisément dans les milieux intellectuels que l'on tolère la hargne et l'indignation, où elles passent pour une expression sérieuse, forte et virile, dont le manque est fortement ressenti.

Mais contre quoi diriger sa colère ? où frapper ? Prenons un homme frustré par sa condition modeste parce qu'elle entrave ses projets et ne lui laisse aucun loisir. S'il est intelligent, il comprend que l'obstacle n'est pas l'employeur - ou son absence - mais le système économique. S'il est frustré sexuellement, il reconnaît que l'obstacle n'est pas son partenaire actuel, mais le code moral, la religion, l'éducation, qui influent sur son comportement et celui de son partenaire. Mais comment les frapper ? Ce sont des abstractions.

Un expédient, auparavant assez répandu, consistait à s'identifier à un groupe ou à un mouvement se consacrant à la lutte contre ces obstacles véritables, le groupe étant par sa taille et son pouvoir, davantage en mesure d'affronter des obstacles importants. C'est peut-être une solution commode, mais je doute qu'elle résolve notre dilemme. Au lieu de nous mettre en présence de la cause tangible de notre frustration, elle nous confronte à des symboles ou à de simples agents du pouvoir, par exemple le policier ou le conseil de discipline ; et si l'on est sensible, notre

sentiment envers de simples agents ne peut être la colère. Mais imaginons que le sujet endurecisse sa sensibilité et parvienne à sentir et à agir comme si ces symboles et agents étaient concrètement ses véritables ennemis. Il peut alors être animé d'une colère constante, comme celle que l'on a pu observer chez de nombreux communistes, à l'époque où ils étaient nombreux. Mais ce n'est pas soi qui est en colère, aussi l'explosion n'est-elle que superficielle. Il s'agirait plutôt d'un agent qui frappe un autre agent, de quelqu'un qui n'est pas en colère mais qui s'est forgé un personnage d'enragé.

Cherchons à nouveau des clés dans la direction opposée, dans des situations pas particulièrement frustrantes mais qui font sortir notre homme de ses gonds. Je mentionnerai tout d'abord une réaction curieuse, que j'aurais jugée improbable si je ne l'avais pas observée chez plusieurs personnes, dont moi-même. Quelqu'un, mettons au cours d'une conversation mondaine, débite avec arrogance d'insupportables âneries. Soudain, surpris lui-même par sa réaction, l'homme intelligent gifle l'abruti. Il ne se trouvait pas directement frustré, mais c'est plutôt comme si toute l'espérance du monde s'était soulevée et l'avait pris à la gorge. Si un tel objet existe, le voilà frustré du paradis et de la possibilité même d'un sens. Cet étalage de stupidité lui donne une impression de marasme, il est pris de nausée, et il frappe sans réfléchir. Bien sûr, ce coup est lui aussi stupide et, l'instant d'après, il se repent et tente de s'excuser. Le coup ne visait personne : «Ce n'est pas *vous* que je visais», le coup est parti tout seul, sans mobile précis, «Je ne sais pas ce qui m'a pris».

Le seconde situation «explosive» m'est assez familière : le sujet intelligent s'efforce sincèrement de donner son meilleur avis ou conseil, sans chercher à convaincre son interlocuteur, puisqu'il est désintéressé dans cette affaire, il essaye seulement de rendre service, mais l'autre sourit d'un air suffisant, et émet un «hum, hum» dubitatif. Le premier explose alors en colère : «Pour qui vous prenez-vous !» Il est manifestement touché mais ne frappe pas, l'émotion est intense parce que le meilleur de son être s'est impliqué dans sa meilleure expression : donner un avis intelligent et sérieux. Ainsi impliqué, le sujet s'est écarté de sa zone de sécurité pour un contact tangible, mais il a été trahi, non pas tant par l'indifférence de l'autre que par son propre engagement.

Examinons de plus près cette situation et décrivons une de ces séquences typiques. L'intellectuel sensible fait une avance sexuelle et essuie un refus, mais il ne sent pas encore la colère de la

frustration, car il comprend que c'est dans l'ordre des choses, etc. Il éprouve juste de la tristesse. Il se réfugie alors dans la sécurité de ce qui est sa plus grande force, et commence à dispenser ses bons conseils à tout le monde, d'un ton amical, mais avec un soupçon d'hostilité dont il est le seul à ne pas être conscient. Son interlocuteur notant cette hostilité, se retire dans l'indifférence. Et c'est là que le sujet éclate en colère, car c'est précisément en dirigeant son activité vers des généralités que, ayant renoncé au tangible, le sujet essaye réellement de s'approprier le monde. Le sujet n'était pas véritablement engagé dans l'avance sexuelle concrète, alors qu'il l'était profondément dans l'offre de ses bons conseils. Il ressent donc une vraie frustration et éprouve une grande colère, mais il ne peut la libérer en frappant la personne présente devant lui, car il est désintéressé, il ne cherchait pas à convaincre.

De la même façon qu'il est toujours au bord des larmes, l'intellectuel sensible est toujours au bord de la colère. Il est en colère contre lui-même, plus précisément contre son intelligence et son abus de généralités, au lieu de l'employer à accomplir des bienfaits concrets. C'est sa propre stupidité qui le fait rager, car il est toujours très habile, sauf à obtenir ce qu'il veut. Là, il se trouve désarmé et stupide. Il en veut au monde entier, parce que celui-ci ne permet pas que sa cause intellectuelle se traduise par des effets concrets. Il est fâché contre lui et il s'en veut parce que ses désirs n'adhèrent pas réellement à sa cause intellectuelle.

Ce qui lui manque, c'est la patience. De la même façon qu'il s'ennuie de manière chronique parce qu'il ne réalise pas, il ressent une impatience chronique parce qu'il est affamé. C'est pourquoi son initiative agressive ne rencontre pas d'objet tangible.

L'impatience en général c'est le désir sans l'objet. C'est un désir qui va à la rencontre d'un objet tangible, parce qu'il est anachronique, inadéquat ou indisponible. Distinguons à nouveau l'impatience aiguë et l'impatience chronique. L'impatience aiguë c'est le désir qui se trouve stoppé ou retardé alors qu'il est déjà en route. Tandis que l'impatience chronique désire désirer, elle anticipe de façon abstraite son objet, et s'épuise dans une idée, alors que le désir s'éveillerait normalement dans la présence actuelle ou imminente de son objet. Il est inévitable que le désir prématuré né de l'impatience chronique soit une cause de frustration présente, car son objet n'est pas pris pour ce qu'il est mais tel qu'on l'imagine - et tel qu'on le craint, car échouer, en-dehors des étroites limites qu'on s'impose, est une fonction importante de l'impatience chro-

nique. Le sujet intelligent frustré est particulièrement enclin à anticiper ainsi les choses. Il rassemble ses désirs inassouvis en un paquet à l'image de la satisfaction parfaite, et l'objet qui se présente doit en quelque sorte posséder toutes ces caractéristiques. La demande qu'il lui adresse dépend de cette idée préconçue et en attendant néglige les possibilités nouvelles que représente l'objet réel. La présence de cet objet est nécessairement décevante et indigne au regard de sa cause intellectuelle. Aussi s'en saisit-il de façon inadéquate, et agit-il envers lui de manière absurde.

Chroniquement impatient, l'intellectuel sensible ne peut pas considérer ce qui est présent et disponible comme capable de l'intéresser, et ainsi s'engendre l'ennui chronique.

## V. Solution

Mais supposons qu'il attende patiemment que l'objet présent devant lui éveille son désir, et qu'il emploie patiemment le meilleur de son intelligence, de son discernement et de ses autres talents à le considérer comme un objet possible, et à le conquérir. Alors, puisque c'est dans l'ordre des choses, il sera régulièrement frustré pour de bon, et sans qu'il ait à s'en vouloir de sa stupidité, aura de bonnes occasions d'être furieux.

Car si nous assemblons nos deux conditions : 1) cesser de rêver au paradis perdu, mais le rechercher activement et 2) cesser d'anticiper de manière agressive la perte du paradis, mais attendre patiemment un désir ressenti. Nous sommes dans le présent : celui de la recherche présente, du désir ressenti. Le sujet a besoin d'un espace dans lequel il peut réellement, au présent, exercer ses meilleurs talents. Un tel espace ne se trouve pas aisément et il se présentera maintes occasions et maints objets concrets pour éprouver une douleur et une colère véritable.

En conclusion, nous avons caractérisé l'intellectuel sensible d'aujourd'hui par sa faculté à laisser ses émotions se dissiper. Il évacue sa peine par des explications réconfortantes, il détourne sa colère par une approche impatiente. Il est toujours triste et au bord de la colère. Il est sujet à un ennui et une impatience chroniques. Il est intransigeant avec lui-même et stupide avec les autres. S'il avait un peu plus de compassion pour lui, il aurait les larmes aux yeux, et s'il aspirait à une condition digne d'un être humain, il serait pris de violents sanglots. S'il était patient et laissait s'éveiller son intérêt en présence d'objets désirables, il utiliserait

son intelligence d'une manière pénétrante et objective, et sa colère éclaterait bientôt, sans doute pas jusqu'à frapper, mais du moins à *secouer* son objet avec rage.

Au contraire, il préfère évacuer ses sentiments afin d'éviter l'excitation d'une explosion libératrice qui excéderait ce qu'il peut supporter. C'est dans l'espoir d'éviter l'horrible obscurité - qu'elle soit de noir ou de rouge - qu'il adopte l'attitude prudente, caractéristique de l'intellectuel sensible. Le monde étant ce qu'il est - car dans l'ensemble, il est dans le vrai - il mobilise son énergie contre la montée de l'excitation, ce qui fait aujourd'hui de lui un être fatigué, impatient et plein d'ennui.